

Lecture biblique : Lc 20,27-40

Quelques-uns des sadducéens, qui soutiennent qu'il n'y a pas de résurrection, vinrent interroger Jésus : Maître, voici ce que Moïse nous a prescrit : Si quelqu'un meurt, ayant une femme, mais pas d'enfant, son frère prendra la femme et suscitera une descendance au défunt. Il y avait donc sept frères. Le premier prit femme et mourut sans enfant. Le deuxième, puis le troisième prirent la femme ; il en fut ainsi des sept, qui moururent sans laisser d'enfants. Après, la femme mourut aussi. A la résurrection, duquel est-elle donc la femme ? Car les sept l'ont eue pour femme ! Jésus leur répondit : Dans ce monde-ci, hommes et femmes se marient, mais ceux qui ont été jugés dignes d'accéder à ce monde-là et à la résurrection d'entre les morts ne prennent ni femme ni mari. Ils ne peuvent pas non plus mourir, parce qu'ils sont semblables à des anges et qu'ils sont enfants de Dieu, étant enfants de la résurrection. Que les morts se réveillent, c'est ce que Moïse a signalé à propos du buisson, quand il appelle le Seigneur Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac et Dieu de Jacob. Or il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants ; car pour lui tous sont vivants.

Quelques-uns des scribes répondirent : Maître, tu as bien parlé. Et ils n'osaient plus lui poser aucune question.

Prédication

Qu'y a-t-il après la mort ? Allons-y franchement, mettons sur le tapis LA question. Une question probablement aussi ancienne que l'humanité. Et les réponses qui lui ont été apportées ne manquent pas. Je vous épargne le catalogue interminable de tout ce que cultures et religions diverses ont proposé en matière d'itinéraires de l'âme à sa sortie du corps, de lieux d'accueil des défunts etc.

Qu'y a-t-il après la mort ? Rien, peut-être. Ou en tout cas pas grand-chose. C'était du moins l'avis des sadducéens, qui en restaient à l'idée du shéol, dont je vous parlais la semaine dernière : une sorte d'endroit souterrain où les morts subsistent

à l'état d'ombres qui s'effacent peu à peu tandis que leur souvenir s'estompe dans la mémoire des vivants.

Les sadducéens, vous ne les connaissez peut-être pas. C'étaient, au temps de Jésus, des religieux qui occupaient une position privilégiée puisqu'ils administraient le temple de Jérusalem, ils lui fournissaient ses prêtres. Et ils formaient un parti influent dans la vie sociale et religieuse de l'époque.

Il s'agissait par ailleurs de religieux particulièrement conservateurs. Ils ne reconnaissaient d'autorité qu'à la Torah, les cinq premiers livres de notre Bible, et ils n'appréciaient guère l'introduction de nouveautés dans le domaine religieux. Par exemple, cette croyance en la résurrection des morts, qui commençait à avoir un certain succès. Eh oui, on n'a pas attendu Jésus Christ et Pâques pour envisager la résurrection et en débattre.

Dans les évangiles, il ne manque pas de textes d'une grande force poétique et existentielle pour aborder la résurrection, des évocations de relèvements, de vies renouvelées... Au lieu de quoi, nous est proposée aujourd'hui cette controverse un peu plate, un peu ridicule, il faut bien le dire. Il est possible que les sadducéens aient réellement cherché à ridiculiser l'idée d'une résurrection des morts. Pour autant, leur argumentation est assez fine et il vaut la peine de la reconstituer.

Comme je vous le disais à l'instant, les sadducéens ne jurent que par la Torah. Et dans la Torah, on trouve une prescription, qu'on appelle le lévirat, selon laquelle un homme est dans l'obligation d'épouser la veuve de son frère si celui-ci est mort sans laisser d'enfant. Plus précisément, sans laisser de fils, d'héritier mâle pour perpétuer son nom. Alors un groupe de sadducéens un brin provocateurs vient trouver Jésus pour lui exposer ce cas d'école : imaginons qu'une femme ne donne aucun fils aux sept frères qui se succèdent, conformément à la loi, pour la prendre comme épouse. De qui sera-t-elle la femme une fois tout ce petit monde ressuscité ?

Je vois d'ici le sourire satisfait et narquois des sadducéens qui pensent avoir coincé Jésus. Car oui, ils estiment l'avoir mis échec et mat. À la résurrection, cette

femme se trouverait avoir sept maris. Or, la polygamie est strictement proscrite, selon la loi de Moïse, selon la Torah. Du moins, pour une femme. Dans l'autre sens, c'est valide. C'est même obligatoire, dans le cas du lévirat, puisque le frère du défunt peut très bien déjà être marié.

Toujours est-il que la croyance en la résurrection entre en contradiction, si l'on suit cette logique, avec la loi de Moïse, qui est la seule et véritable autorité. CQFD. Qu'est-ce que Jésus peut bien répondre à cela ?

Je passe rapidement sur l'aspect cocasse de l'histoire, avec cette femme qui semble vraiment porter la poisse à toute cette fratrie. Et puis je vous laisse imaginer l'ambiance aux repas de famille, outre-tombe, la gêne quand la femme demandera : « chéri, tu peux me passer le sel ? »

J'insiste sur le ridicule de la chose parce qu'il en dit long sur le manque d'imagination des sadducéens. Ce manque d'imagination qu'on retrouve à vrai dire dans beaucoup de représentations de l'au-delà, qu'on y croie ou qu'on n'y croie pas, comme les sadducéens. Cet au-delà est toujours figuré à partir de ce que l'on connaît, si bien que les vues qui en sont proposées sont très humaines, trop humaines. C'est toujours d'une manière ou d'une autre le prolongement de ce monde-ci, dont les éléments se trouvent un peu réagencés.

Et voilà justement le premier des trois éléments que je retiens de cette controverse et de la réplique de Jésus : la résurrection, sous peine d'être grotesque, ne peut signifier qu'une *rupture*. Une rupture avec les coutumes, comme la vie maritale, avec les habitudes. Ce n'est pas simplement la vie qui se poursuit presque comme si de rien n'était. C'est une rupture avec ce qui est connu, puisque les ressuscités « sont semblables à des anges », dit Jésus.

N'allez pas vous imaginer les anges comme des espèces de créatures emplumées, conformément au canon de la représentation classique. En fait, le mieux, c'est de ne rien s'imaginer du tout. Car suggérer une similitude de la résurrection avec la condition angélique, ce n'est pas aider à la dépeindre, c'est au contraire mettre en

échec la représentation. Puisqu'il n'y a pas moyen de savoir à quoi ça peut bien ressembler, un ange. Parler des anges, c'est évoquer ce qui échappe à toute prise.

Les quelques figurations qu'on en trouve dans la Bible ne sont pas des descriptions rigoureuses. Elles sont plutôt d'ordre symbolique. Et en appeler aux anges, comme fait Jésus, c'est indiquer que la résurrection fait entrer dans un tout autre ordre de réalité. Et cela, ajouterai-je, qu'on accorde foi à l'idée d'une survie après la mort ou non. Il reste que, poétiquement, si vous voulez, la résurrection ouvre et signifie la possibilité d'une existence radicalement autre.

Il est néanmoins possible de donner quelques caractéristiques de la condition de ressuscités, ou d'enfants de la résurrection, comme dit Jésus. C'est le deuxième élément que je retiens de la réponse de Jésus : la résurrection est rupture, et elle est plus précisément *libération*.

Prenons à nouveau le cas de cette pauvre femme, qui, dans l'exemple certes inventé pour la cause par les sadducéens, passe de main en main, comme une chose, comme un objet. Elle est littéralement « prise » par les sept frères successivement. Ce dont les sadducéens ne semblent pas s'émouvoir. Ce n'est pas leur problème. Mais c'est bien celui que pose le lévirat. Cela fait signe vers un certain type d'ordre social, où des personnes doivent occuper une place qu'elles n'ont pas choisie, qui leur est imposée, comme celle d'épouse soumise et de reproductrice.

Qu'en est-il avec la résurrection, avec l'entrée dans la vie nouvelle ? Il n'y a plus rien de tout cela, dit Jésus. On ne risque plus d'être « prise » comme épouse, ou de devoir « prendre » une femme que l'on n'a pas forcément désirée, comme les frères dans le cadre du lévirat. C'est peut-être aussi ce qu'indique la mention des anges, si l'on suppose qu'un ange n'est ni mâle ni femelle, qu'il n'est pas sexué. Pour le dire avec Paul aux Galates : « il n'y a plus l'homme et la femme ».

En d'autres termes, l'identité du ressuscité n'est pas déterminée par son genre ou par sa capacité reproductive, qui lui vaudrait une place plus ou moins envieuse,

un rôle à tenir dans un modèle de société bien structuré. Comme celui que les sadducéens laissent transparaître à leur insu à travers l'exemple qu'ils prennent. La résurrection est libération de ce type d'ordre hiérarchique, contraignant, non questionné par des prêtres conservateurs qui le voient naturellement comme la norme religieuse.

La résurrection est donc libération, mais elle n'en est pas moins *relation*. C'est le troisième élément qui ressort de la réponse de Jésus. Et un élément qui est, pour commencer, dramatiquement absent de la position des sadducéens. Il n'y est pas du tout question d'affection, de tendresse, d'amour. L'enfant qui est espéré n'est pas attendu pour lui-même, mais seulement en ce qu'il permettra la transmission du nom du père défunt et de son héritage. Voilà pourquoi il est si important de lui susciter une descendance.

Susciter. Vous entendez la proximité avec « ressusciter ». Elle est déjà dans le texte grec, il y a un jeu de mots qui désigne l'enjeu de toute cette affaire. Selon la logique des sadducéens, il n'y a qu'une façon de conjurer la mort, c'est de le faire soi-même, en se dotant d'une descendance, en faisant des enfants. Il n'y a qu'ainsi que l'on assurera une forme d'immortalité. D'où l'insistance sur le mariage et la mère porteuse du futur héritier.

Et on voit le résultat, assez ironiquement, dans le cas que les sadducéens soumettent à Jésus, puisque l'opération se révèle stérile : tous, les sept frères et la femme, meurent sans qu'aucun enfant ne soit né. Tout ça pour ça. Leur propre exemple trahit la vérité de leur position : elle ne débouche que sur du néant.

La contre-proposition de Jésus, c'est de se reconnaître soi-même un enfant. C'est de ressusciter en enfant de Dieu, c'est-dire relié à Dieu par une confiance filiale. Tiens, voilà le grand absent du discours des sadducéens : à aucun moment il n'est fait mention de Dieu. C'est quand même le comble, pour des autorités religieuses !

En fait, pour les sadducéens, si Dieu intervient, c'est en amont, dans le don de la loi à Moïse. Il n'y a pas à rechercher de relation vivante avec lui, en dehors du

respect des prescriptions mosaïques et des sacrifices au temple. Et pourtant, en se plaçant sur leur terrain, sur le terrain de la Torah, Jésus trouve trace de cette relation vivante : notre Dieu, le Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac et Dieu de Jacob, est le Dieu non des morts, mais des vivants. Il est le Dieu de chacun de ses enfants, qui peuvent lui abandonner leurs angoisses funestes concernant le lendemain, la mort, le néant.

Alors, qu'y a-t-il après la mort ? Pour tout vous dire, je ne suis pas certain que la résurrection y réponde directement. Ce qu'il y a après la mort reste un grand mystère, que nul ne percera. La résurrection nous détourne plutôt de cette pensée obnubilée par la mort pour nous orienter avec confiance vers la vie, vers le Dieu des vivants. Tous enfants de Dieu, donc tous frères et sœurs, vivant la nouveauté de relations fraternelles libérées des injonctions et des carcans : voilà la promesse qui nous est faite, l'offre à saisir et qu'il nous appartient d'actualiser sans attendre d'être morts. Soyons sans attendre des enfants de la résurrection.